**Des animaux et des hommes : autres propositions de textes**

**Textes de littérature d’idées**

1. MONTAIGNE, « Apologie de R. Sebond » (*Essais*, II, 12), 1573.
2. La Fontaine, *Discours à Madame de la Sablière* (Fables, IX, fin du livre). 1678-9
3. La Fontaine, *Discours à M. le duc de La Rochefoucauld* (Fables, X, XIV). 1678-9
4. LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions diverses*, 11 (1664-5)
5. LA BRUYERE (1645-1696) « Des Jugements » (*Les Caractères* XII – 1688)

**Textes de fiction (roman, nouvelle, théâtre)**

1. Franz KAFKA, *La Métamorphose*, 1915.
2. VERCORS, *Le Silence de la mer*, 1942.
3. Fredric BROWN, « En sentinelle », nouvelle tirée de la revue Galaxie- Science Fiction du 10 septembre 1954.
4. Joseph KESSEL, *Le Lion*, Première partie, Chapitre I, 1958.
5. Eugène IONESCO, *Rhinocéros*, Acte II, tableau 2, 1963.
6. Pierre BOULLE, *La Planète des singes*, Première partie, Chapitre 10, 1963.
7. Éric CHEVILLARD, *Sans l’orang outan*, Éditions de Minuit, 2007.

**MONTAIGNE, « Apologie de R. Sebond » (*Essais*, II, 12), 1573.**

La presomption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures c’est l’homme, et quant et quant, la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et cloüée à la pire, plus morte et croupie partie de l’univers, au dernier estage du logis, et le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois : et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C’est par la vanité de ceste mesme imagination qu’il s’egale à Dieu, qu’il s’attribue les conditions divines, qu’il se trie soy-mesme et separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compagnons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces, que bon luy semble. Comment cognoist il par l’effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux ? par quelle comparaison d’eux à nous conclud il la bestise qu’il leur attribue ?

Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d’elle ? Nous nous entretenons de singeries reciproques. Si j’ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi à elle la sienne. Platon en sa peinture de l’aage doré sous Saturne, compte entre les principaux advantages de l’homme de lors, la communication qu’il avoit avec les bestes, desquelles s’enquerant et s’instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez, et differences de chacune d’icelles : par où il acqueroit une tres parfaicte intelligence et prudence ; et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire. Nous faut il meilleure preuve à juger l’impudence humaine sur le faict des bestes ? Ce grand autheur a opiné qu’en la plus part de la forme corporelle, que nature leur a donné, elle a regardé seulement l’usage des prognostications, qu’on en tiroit en son temps.

Ce defaut qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à elles ? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point : car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par ceste mesme raison elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand merveille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus, Melampus, Tiresias, Thales et autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, qu'il y a des nations qui reçoyvent un chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous faut remerquer la parité qui est entre nous : Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent, et nous requierent; et nous elles.

  Au demeurant nous decouvrons bien evidemment, qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

*Et mutæ pecudes, Et denique secla ferarum  
Dissimiles suerunt voces variásque cluere  
Cum metus aut dolor est, aut cum jam gaudia gliscunt.*1

  En certain abboyer du chien le cheval cognoist qu'il y a de la colere : de certaine autre sienne voix, il ne s'effraye point. Aux bestes mesmes qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices, que nous voyons entre elles, nous argumentons aisément quelque autre moyen de communication : leurs mouvemens discourent et traictent.

*Non alia longè ratione atque ipsa videtur  
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.*2

pourquoy non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires par signes ? J'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité, il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent en fin toutes choses des yeux.

*E'l silentio ancor suole  
Haver prieghi e parole.* 3

1."Et les bêtes privées de la parole et même les animaux sauvages font entendre des cris différents et variés, selon que la crainte, la douleur ou la joie les agite." (Lucrèce, V, 1058).  
2- "C'est à peu près de la même manière qu'on voit les enfants conduits au langage des gestes par l'impuissance de leur langue." (Lucrèce, V, 1029).  
3- "Le silence même sait prier et se faire entendre." (Le Tasse, *Aminta*, II, 34).

**La Fontaine, *Discours à Madame de la Sablière* (Fables, IX, fin du livre). 1678-9**

Iris, je vous louerais: il n'est que trop aisé;  
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,  
En cela peu semblable au reste des mortelles,  
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.  
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.  
Je ne les blâme point; je souffre cette humeur:  
Elle est commune aux dieux, aux monarques aux belles.  
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,  
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,  
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,  
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;  
D'autres propos chez vous récompensent ce point:  
Propos, agréables commerces,  
Où le hasard fournit cent matières diverses,  
Jusque là qu'en votre entretien  
La bagatelle a part: le monde n'en croit rien.  
Laissons le monde et sa croyance.  
La bagatelle, la science,  
Les chimères, le rien, tout est bon; je soutiens  
Qu'il faut de tout aux entretiens:  
C'est un parterre où Flore épand ses biens;  
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,  
Et fait du miel de toute chose.  
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais  
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits  
De certaine philosophie, Subtile, engageante et hardie.  
On l'appelle nouvelle: en avez-vous ou non  
Ouï parler? Ils disent donc  
Que la bête est une machine;  
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts:  
Nul sentiment, point d'âme; en elle tout est corps.  
Telle est la montre qui chemine  
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.  
Ouvrez-la, lisez dans son sein:  
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;  
La première y meut la seconde;  
Une troisième suit: elle sonne à la fin.  
Au dire de ces gens, la bête est toute telle:  
" L'objet la frappe en un endroit;  
Ce lieu frappé s'en va tout droit,  
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.  
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.  
L'impression se fait." Mais comment se fait-elle ?  
Selon eux, par nécessité,  
Sans passion, sans volonté :  
L'animal se sent agité  
De mouvements que le vulgaire appelle  
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,  
Ou quelque autre de ces états.  
Mais ce n'est point cela: ne vous y trompez pas.  
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.  
Voici de la façon que Descartes l'expose;  
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
Chez les païens, et qui tient le milieu  
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme  
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;  
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur:  
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,  
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.  
Or, vous savez, Iris, de certaine science,  
Que, quand la bête penserait,  
La bête ne réfléchirait,  
Sur l'objet ni sur sa pensée.  
Descartes va plus loin, et soutient nettement  
Qu'elle ne pense nullement.  
Vous n'êtes point embarrassée  
De le croire; ni moi.  
Cependant, quand aux bois  
Le bruit des cors, celui des voix,  
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,  
Qu'en vain elle a mis ses efforts  
À confondre et brouiller la voie,  
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,  
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,  
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.  
Que de raisonnements pour conserver ses jours!  
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,  
Et le change, et cent stratagèmes  
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.  
On le déchire après sa mort:  
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.  
Quand la perdrix  
Voit ses petits  
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle  
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas  
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,  
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,  
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;  
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,  
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit  
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.  
Non loin du Nord, il est un monde  
Où l'on sait que les habitants  
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,  
Dans une ignorance profonde:  
Je parle des humains, car, quant aux animaux,  
Ils y construisent des travaux  
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,  
Et font communiquer l'une et l'autre rivage.  
L'édifice résiste, et dure en son entier :  
Après un lit de bois est un lit de mortier.  
Chaque castor agit: commune en est la tâche ;  
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;  
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.  
La république de Platon  
Ne serait rien que l'apprentie  
De cette famille amphibie.  
Ils savent en hiver élever leurs maisons,  
Passent les étangs sur des ponts,  
Fruit de leur art, savant ouvrage ;  
Et nos pareils ont beau le voir,  
Jusqu'à présent tout leur savoir  
Est de passer l'onde à la nage.  
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,  
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :  
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,  
Que je tiens d'un roi plein de gloire.  
Le défenseur du Nord vous sera mon garant :  
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;  
Son nom seul est un mur à l'empire otoman.  
C'est le roi polonais. jamais un roi ne ment.  
Il dit donc que, sur sa frontière,  
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :  
Le sang qui se transmet des pères aux enfants  
En renouvelle la matière.  
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.  
Jamais la guerre avec tant d'art  
Ne s'est faite parmi les hommes,  
Non pas même au siècle où nous sommes.  
Corps de garde avancé, vedettes, espions,  
Embuscades, partis, et mille inventions  
D'une pernicieuse et maudite science,  
Fille du Styx, et mère des héros,  
Exercent de ces animaux  
Le bon sens et l'expérience.  
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait  
Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,  
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure,  
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?  
Ce que j'ai déjà dit: qu'aux bêtes la nature  
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;  
Que la mémoire est corporelle;  
Et que, pour en venir aux exemples divers,  
Que j'ai mis en jour dans ces vers,  
L'animal n'a besoin que d'elle.  
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin  
Chercher, par le même chemin,  
L'image auparavant tracée,  
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,  
Sans le secours de la pensée,  
Causer un même événement.  
Nous agissons tout autrement:  
La volonté nous détermine,  
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :  
Je sens en moi certain agent,  
Tout obéit dans ma machine  
À ce principe intelligent.  
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
Se conçoit mieux que le corps même.  
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême ;  
Mais comment le corps l'entend-il ?  
C'est là le point. Je vois l'outil  
Obéir à la main: mais la main, qui la guide ?  
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide !  
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.  
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;  
L'impression se fait: le moyen, je l'ignore ;  
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;  
Et, s'il faut en parler avec sincérité,  
Descartes l'ignorait encore.  
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :  
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux  
Dont je viens de citer l'exemple,  
Cet esprit n'agit pas; l'homme seul est son temple.  
Aussi faut-il donner à l'animal un point,  
Que la plante, après tout, n'a point :  
Cependant la plante respire.  
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF

Deux Rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un Œuf.  
Le dîné suffisait à gens de cette espèce !

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf.  
Pleins d'appétit, et d'allégresse,  
Ils allaient de leur Œuf manger chacun sa part,  
Quand un quidam parut. C'était maître Renard ;  
Rencontre incommode et fâcheuse.  
Car comment sauver l'Œuf ? Le bien empaqueter,  
Puis des pieds de devant ensemble le porter,  
Ou le rouler, ou le traîner,

C'était chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse  
Leur fournit une invention.  
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,  
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,  
L'un se mit sur le dos, prit l'Œuf entre ses bras,  
Puis, malgré quelques heurts, et quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.  
Qu'on m'aille soutenir après un tel récit,  
Que les bêtes n'ont point d'esprit !  
Pour moi si j'en étais le maître,  
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.  
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?  
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.  
Par un exemple tout égal,  
J'attribuerais à l'animal,  
Non point une raison selon notre manière,  
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :  
Je subtiliserais un morceau de matière,  
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,  
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,  
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor  
Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,  
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme  
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or  
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage  
Capable de sentir, juger, rien davantage,  
Et juger imparfaitement,

Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.  
À l'égard de nous autres hommes,  
Je ferais notre lot infiniment plus fort : Nous aurions un double trésor ;  
L'un cette âme pareille en tout-tant que nous sommes,  
Sages, fous, enfants, idiots,  
L'autre encore une autre âme, entre nous et les anges

Commune en un certain degré

Et ce trésor à part créé  
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,  
Entrerait dans un point sans en être pressé,  
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé,

Choses réelles, quoique étranges.  
Tant que l'enfance durerait,  
Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait  
Qu'une tendre et faible lumière ;  
L'organe étant plus fort, la raison percerait  
Les ténèbres de la matière,  
Qui toujours envelopperait  
L'autre âme imparfaite et grossière.

**La Fontaine, *Discours à M. le duc de La Rochefoucauld* (Fables, X, XIV). 1678-9**

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte  
            L'homme agit, et qu'il se comporte,  
En mille occasions, comme les animaux:  
«Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts  
            Que ses sujets, et la nature  
            A mis dans chaque créature  
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits;  
J'entends les esprits corps, et pétris de matière.»  
            Je vais prouver ce que je dis.  
À l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière  
Précipite ses traits dans l'humide séjour,  
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,  
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,  
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,  
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe  
            Je foudroie, à discrétion,  
            Un lapin qui n'y pensait guère.  
Je vois fuir aussitôt toute la nation  
            Des lapins qui, sur la bruyère,  
            L'œil éveillé, l'oreille au guet,  
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.  
            Le bruit d'un coup fait que la bande  
            S'en va chercher sa sûreté  
            Dans la souterraine cité:  
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande  
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,  
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.  
Ne reconnaît-on pas en cela les humains?  
            Dispersés par quelque orage,  
            A peine ils touchent le port  
            Qu'ils vont hasarder encor  
            Même vent, même naufrage;  
            Vrais lapins, on les revoit  
            Sous les mains de la Fortune.  
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand les chiens étrangers passent par quelque endroit,  
            Qui n'est pas de leur détroit,  
            Je laisse à penser quelle fête!  
            Les chiens du lieu, n'ayant en tête  
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,  
            Vous accompagnent ces passants  
            Jusqu'aux confins du territoire.  
Un intérêt de biens, de grandeur et de gloire,  
Aux gouverneurs d'État, à certains courtisans,  
A gens de tout métier, en fait tout autant faire.  
            On nous voit tous, pour l'ordinaire,  
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau,  
La coquette et l'auteur sont de ce caractère:  
            Malheur à l'écrivain nouveau!  
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,  
            C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.  
Cent exemples pourraient appuyer mon discours;  
         Mais les ouvrages les plus courts  
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides  
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser  
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:  
            Ainsi ce discours doit cesser.  
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,  
Et dont la modestie égale la grandeur,  
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur  
            La louange la plus permise,  
            La plus juste et la mieux acquise;  
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu  
Que votre nom reçût ici quelques hommages,  
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,  
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,  
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde  
            Qu'aucun climat de l'univers,  
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde  
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

**LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions diverses*, 11 (1664-5)**

Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont, à l'égard des autres hommes, ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles et à l'égard les unes des autres.

Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents ; les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels ; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité ; d'autres comme des ours, grossiers et avides ; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables ; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie et dont le métier est de tromper !

 Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache, qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre, et qui ont de la noblesse dans leur courage ; il y a des dogues acharnés, qui n'ont de qualités que la fureur ; il y a des chiens, plus ou moins inutiles, qui aboient souvent et qui mordent quelquefois ; il y a même des chiens de jardinier. Il y a des singes et des guenons qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal. Il y a des paons qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

  Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets, qui parlent sans cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent ; combien de pies et de corneilles, qui ne s'apprivoisent que pour dérober ; combien d'oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapines ; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux !

  Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours; il y a des vipères, dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile ; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver ! Combien de chevaux, qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus; combien de bœufs qui travaillent toute leur vie, pour enrichir celui qui leur impose le joug; de cigales qui passent leur vie à chanter; de lièvres qui ont peur de tout; de lapins qui s'épouvantent et se rassurent en un moment; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure; de canards privés, qui trahissent leurs semblables, et les attirent dans les filets, de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de corps morts ! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un bout du monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls, pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsidérés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règle et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leur plainte ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !  Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce, à l'égard des autres hommes, tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux.

**LA BRUYERE (1645-1696) « Des Jugements » (*Les Caractères* XII – 1688)**

J'entends corner sans cesse à mes oreilles : L 'homme est un animal raisonnable ; qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur, laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront, et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent, sans varier, l'instinct de la nature ; mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix : « Voilà un bon oiseau » ; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : « C’est un bon lévrier ». Je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme. » Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites « Voilà de sots animaux », et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : "Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler ?» Et si les loups en faisaient de même : « Quels hurlements, quelle boucherie ! » Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous à détruire ainsi, et à anéantir leur propre espèce ; ou près l'avoir conclu ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles; imaginé les lances ; les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et à mon gré fort judicieusement ; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies, d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper.

**Franz KAFKA, *La Métamorphose*, 1915.**

« Mes chers parents », dit la sœur en abattant sa main sur la table en guise d’entrée en matière, « cela ne peut plus durer. Peut-être ne vous rendez-vous pas à l’évidence ; moi, si. Je ne veux pas, face à ce monstrueux animal, prononcer le nom de mon frère, et je dis donc seulement : nous devons tenter de nous en débarrasser. Nous avons tenté tout ce qui était humainement possible pour prendre soin de lui et le supporter avec patience ; je crois que personne ne peut nous faire le moindre reproche. » « Elle a mille fois raison », dit le père à part lui. La mère, qui n’arrivait toujours pas à reprendre son souffle, porta la main à sa bouche et, les yeux hagards, fit entendre une toux caverneuse.

La sœur courut vers elle et lui prit le front. Ses paroles semblaient avoir éclairci les idées de son père, il s’était redressé sur sa chaise, jouait avec sa casquette d’uniforme entre les assiettes qui restaient encore sur la table après le dîner des locataires, et regardait de temps à autre vers l’impassible Gregor.

« Nous devons tenter de nous en débarrasser », dit la sœur, cette fois à l’adresse de son père seulement, car sa mère dans sa toux n’entendait rien, « il finira par vous tuer tous les deux, je vois cela venir. Quand on doit déjà travailler aussi dur que nous tous, on ne peut pas en plus supporter chez soi ce supplice perpétuel. Je n’en peux plus, moi non plus. » Et elle se mit à pleurer si fort que ses larmes coulèrent sur le visage de sa mère, où elle les essuyait d’un mouvement machinal de la main.

« Mais, mon petit », dit le père avec compassion et une visible compréhension, « que veux-tu que nous fassions ? »

La sœur se contenta de hausser les épaules pour manifester le désarroi qui s’était emparé d’elle tandis qu’elle pleurait, contrairement à son assurance de tout à l’heure.

« S’il nous comprenait », dit le père, à demi comme une question ; du fond de ses pleurs, la sœur agita violemment la main pour signifier qu’il ne fallait pas y penser.

« S’il nous comprenait », répéta le père en fermant les yeux pour enregistrer la conviction de sa fille que c’était impossible, « alors un accord serait peut-être possible avec lui. Mais dans ces conditions...

– Il faut qu’il disparaisse, s’écria la sœur, c’est le seul moyen, père. Il faut juste essayer de te débarrasser de l’idée que c’est Gregor. Nous l’avons cru tellement longtemps, et c’est bien là qu’est notre véritable malheur. Mais comment est-ce que ça pourrait être Gregor ? Si c’était lui, il aurait depuis longtemps compris qu’à l’évidence des êtres humains ne sauraient vivre en compagnie d’une telle bête, et il serait parti de son plein gré. Dès lors, nous n’aurions pas de frère, mais nous pourrions continuer à vivre et pourrions honorer son souvenir. Mais, là, cette bête nous persécute, chasse les locataires, entend manifestement occuper tout l’appartement et nous faire coucher dans la rue. Mais regarde, papa, cria-t-elle brusquement, le voilà qui recommence ! » Et, avec un effroi tout à fait incompréhensible pour Gregor, elle abandonna même sa mère en se rejetant littéralement loin de sa chaise, comme si elle aimait mieux sacrifier sa mère que de rester à proximité de Gregor, et elle courut se réfugier derrière son père, lequel, uniquement troublé par son comportement à elle, se dressa aussi et tendit à demi les bras devant elle comme pour la protéger.

Mais Gregor ne songeait nullement à faire peur à qui que ce fût, et surtout pas à sa sœur. Il avait simplement entrepris de se retourner pour regagner sa chambre, et il est vrai que cela faisait un drôle d’effet, obligé qu’il était par son état peu brillant, dans les manœuvres délicates, de s’aider de sa tête, qu’il dressait et cognait sur le sol alternativement. Il s’interrompit et regarda alentour. Ses bonnes intentions paraissaient avoir été comprises ; ce n’avait été qu’une frayeur passagère. À présent tout le monde le regardait en silence et d’un air triste. La mère était renversée sur sa chaise, les jambes tendues et jointes, ses yeux se fermaient presque d’épuisement ; le père et la sœur étaient assis côte à côte, la sœur tenait le père par le cou.

« Je vais peut-être enfin avoir le droit de me retourner », songea Gregor en se remettant au travail. Dans son effort, il ne pouvait s’empêcher de souffler bruyamment, et il dut même à plusieurs reprises s’arrêter pour se reposer.

**VERCORS, *Le Silence de la mer*, 1942.**

— Un jour, reprit-il, nous étions dans la forêt. Les lapins, les écureuils filaient devant nous. Il y avait toutes sortes de fleurs, — des jonquilles, des jacinthes sauvages, des amaryllis... La jeune fille s'exclamait de joie. Elle dit : « Je suis heureuse, Werner. J'aime, oh ! j'aime ces présents de Dieu ! » J'étais heureux, moi aussi. Nous nous allongeâmes sur la mousse, au milieu des fougères. Nous ne parlions pas. Nous regardions au-dessus de nous les cimes des sapins se balancer, les oiseaux voler de branche en branche. La jeune fille poussa un petit cri : « Oh ! il m'a piquée sur le menton ! Sale petite bête, vilain petit moustique ! » Puis je lui vis faire un geste vif de la main. « J'en ai attrapé un, Werner ! Oh ! regardez, je vais le punir : je lui — arrache — les pattes — l'une — après — l'autre... » et elle le faisait...

« Heureusement, continua-t-il, elle avait beaucoup d'autres prétendants. Je n'eus pas de remords. Mais aussi j'étais effrayé pour toujours à l'égard des jeunes filles allemandes. »

Il regarda pensivement l'intérieur de ses mains et dit : — Ainsi sont aussi chez nous les hommes politiques. C'est pourquoi je n'ai jamais voulu m'unir à eux, malgré mes camarades qui m'écrivaient : « Venez nous rejoindre. » Non : je préférai rester toujours dans ma maison. Ce n'était pas bon pour le succès de la musique, mais tant pis : le succès est peu de chose, auprès d'une conscience en repos. Et, vraiment, je sais bien que mes amis et notre Führer ont les plus grandes et les plus nobles idées. Mais je sais aussi qu'ils arracheraient aux moustiques les pattes l'une après l'autre. C'est cela qui arrive aux Allemands toujours quand ils sont très seuls : cela remonte toujours. Et qui de plus « seuls » que les hommes du même Parti, quand ils sont les maîtres ?

« Heureusement maintenant ils ne sont plus seuls : ils sont en France. La France les guérira. Et je vais vous le dire : ils le savent. Ils savent que la France leur apprendra à être des hommes vraiment grands et purs. »

Il se dirigea vers la porte. Il dit d'une voix retenue, comme pour lui-même :

— Mais pour cela il faut l'amour.

Il tint un moment la porte ouverte ; le visage tourné sur l'épaule, il regardait la nuque de ma nièce penchée sur son ouvrage, la nuque frêle et pâle d'où les cheveux s'élevaient en torsades de sombre acajou. Il ajouta, sur un ton de calme résolution :

— Un amour partagé.

**VERCORS, *Les Animaux dénaturés*, 1952.**

Chapitre premier - « *Qui s'ouvre selon les règles par la découverte d'un cadavre, d'ailleurs très petit, mais déconcertant. Colère et stupéfaction du docteur Figgins. Perplexité de l'inspecteur Brown. Le meurtrier insiste déplaisamment pour être inquiété. Première apparition du « Paranthropus ».*

Assurément, si l'on vous réveille à cinq heures du matin, et même si vous êtes médecin, ce n'est pas une façon précisément de vous disposer à l'humour. Et ce qui nous aurait, vous et moi – après un bon déjeuner au lit – mis sans doute en gaieté, ne nous étonnons pas que le docteur Figgins, appelé ainsi dès potron-minet, l'ait considéré tout autrement. Même l'aspect de Douglas Templemore, lequel arborait – et pour cause – une expression plutôt dramatique, eût ajouté pour nous sans doute au comique de tous ces quiproquos ; tandis que le docteur Figgins y trouva au contraire une raison de plus pour s'assombrir. Comme aussi la nature pour le moins insolite du cadavre qu'on lui montrait. Car cette histoire, naturellement, commence par un cadavre. Je m'excuse de la banalité d'un tel début, mais ce n'est pas ma faute. C'était d'ailleurs, avouons-le, un tout petit cadavre. Et certes, petits ou grands, le docteur Figgins au long de sa carrière avait eu mainte occasion d'en rencontrer. De sorte qu'il ne s'étonna point, d'abord, de celui-là. Simplement, après s'être penché une seconde sur le berceau, il se releva et regarda Douglas avec une expression, comme on dit, professionnelle. C'est-à-dire que son visage sut artistement mêler des plis propres à manifester tout ensemble la gravité, le blâme, le doigté et la compassion. Il observa pendant quelques secondes ce silence éloquent avant d'articuler entre les poils de sa grosse moustache : – Je crains que vous ne m'ayez fait venir un peu tard… Paroles qui lui rappelèrent, non sans ressentiment, l'heure matinale. Cependant Doug inclinait la tête. – C'est justement, dit-il d'une voix neutre, ce que je voulais vous faire constater. – Pardon ? – L'enfant est mort, je suppose, depuis trente-cinq ou quarante minutes ? Là-dessus le docteur Figgins oublia l'heure et le reste, et les poils de sa moustache s'agitèrent sous le vent d'une véritable indignation : – Bon sang, alors, monsieur, pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt ? – Vous ne m'avez pas compris, dit Doug. Je l'ai piqué avec une forte dose de chlorhydrate de strychnine. Le médecin fit un pas en arrière, renversa une chaise, s'efforça de la retenir sans pouvoir s'empêcher de crier sottement : – Mais, c'est un meurtre ! – N'en doutez pas, dit Doug. – *What the devil* ! mais pourquoi… comment avez-vous pu… – Je réserverai pour plus tard, si vous voulez bien, mes explications. – Il faut avertir la police, dit le docteur avec agitation. – J'allais vous en prier. Figgins prit l'appareil d'une main qui tremblait un peu ; il appela le commissariat de Guildford, demanda un inspecteur, et pria d'une voix enfin affermie qu'on vînt constater à Sunset Cottage un crime sur un nouveau-né. – Infanticide ? – Oui. Le père m'a déjà tout avoué. – Bon sang ! Ne le laissez pas filer ! – Il ne paraît pas en avoir la moindre intention. Le médecin raccrocha. Il revint vers l'enfant, lui ouvrit les paupières, la bouche. Il considéra enfin, avec une légère surprise, les petites oreilles sans lobe et trop haut plantées, mais ne dut pas en penser grand-chose, puisqu'il ne dit rien. Il ouvrit son sac médical, recueillit sur un morceau d'ouate ce qui subsistait de salive. Il mit le coton dans une petite boîte, et referma son sac. Puis il s'en fut s'asseoir. Doug, de son côté, s'était assis depuis longtemps. Ils restèrent silencieux jusqu'à l'arrivée de la police. L'inspecteur était un homme aimable, très blond, d'aspect timide, fort distingué. Il interrogea Douglas avec une douceur déférente. Après quelques questions sur son identité, il demanda : – C'est vous le père, n'est-ce pas ? – Oui. – Votre femme est là-haut ? – Oui. Je puis la faire descendre, si vous voulez. – Oh ! non, dit l'inspecteur. Je ne veux pas faire lever une accouchée. J'irai la voir tout à l'heure. – Je crains que vous ne fassiez confusion, avoua Douglas. Cet enfant n'est pas d'elle… L'inspecteur battit un peu de ses paupières, pâles. Il lui fallut un moment pour comprendre. – Oh ! ah… *well* …La… euh… la mère alors est-elle ici ? – Non, dit Douglas. – Ah… où est-elle ? – On l'a ramenée hier au Zoo. – Elle est employée là-bas ? – Non. Elle est pensionnaire. L'inspecteur écarquilla les yeux. – Plaît-il ? – La mère n'est pas une femme, à proprement parler. C'est une femelle de l'espèce *Paranthropus Erectus*. Le médecin et le policier, la bouche un peu ouverte, considérèrent Doug un instant sans souffler mot, et se jetèrent furtivement l'un à l'autre un regard inquiet. Doug ne put s'empêcher de sourire. – Si le docteur, dit-il, veut bien examiner l'enfant d'un peu plus près, il relèvera certainement quelques anomalies remarquables. Le médecin n'hésita qu'une seconde. Il alia d'un pas ferme au berceau, découvrit le petit corps, lui retira ses langes. Il dit simplement : « Damn ! » et saisit d'un air furieux son sac et son chapeau. Sur quoi l'inspecteur à son tour s'approcha avec une promptitude inquiète. – Qu'est-ce qu'il y a ? – Ce n'est pas un garçon, dit le docteur. C'est un singe. Douglas lança bizarrement : – En êtes-vous sûr ? Figgins devint très rouge. – Comment, si j'en suis sûr ! Inspecteur, dit-il, nous sommes l'objet d'une stupide mystification. Je ne sais ce que vous comptez faire, mais pour ma part… Il ne prit pas la peine de terminer : il allait déjà vers la porte.

**Fredric BROWN, « En sentinelle », nouvelle tirée de la revue Galaxie- Science Fiction du 10 septembre 1954**

Il était trempé et tout boueux, il avait faim et il était gelé, et il était à cinquante mille années-lumière de chez lui.

  La lumière venait d’un étrange soleil bleu, et la pesanteur, double de celle qui lui était coutumière, lui rendait pénible le moindre mouvement.

  Mais depuis plusieurs dizaines de milliers d’années, la guerre s’était, dans cette partie de l’univers, figée en guerre de position. Les pilotes avaient la vie belle, dans leurs beaux astronefs, avec leurs armes toujours plus perfectionnées. Mais dès qu’on arrive aux choses sérieuses, c’est encore aux fantassins, à la piétaille1, que revient la tâche de prendre des positions et de les défendre pied à pied. Cette saloperie de planète dont il n’avait jamais entendu parler avant qu’on l’y dépose, voilà qu’elle devenait un « sol sacré », parce que « les autres » y étaient aussi. Les Autres, c’est-à-dire la seule race douée de raison dans toute la Galaxie... des êtres monstrueux, cruels, hideux, ignobles.

  Le premier contact avec eux avait été établi alors qu’on en était aux difficultés de la colonisation des douze mille planètes déjà conquises. Et dès le premier contact, les hostilités avaient éclaté : les Autres avaient ouvert le feu sans chercher à négocier ou à envisager des relations pacifiques.

  Et maintenant, comme autant d’îlots dans l’océan du Cosmos, chaque planète était l’enjeu de combats féroces et acharnés.

  II était trempé et tout boueux, il avait faim et il était gelé, et un vent féroce lui glaçait les yeux. Mais les Autres étaient en train de tenter une manœuvre d’infiltration, et la moindre position tenue par une sentinelle devenait un élément vital du dispositif d’ensemble.

  Il restait donc en alerte, le doigt sur la détente. À cinquante mille années-lumière de chez lui, il faisait la guerre dans un monde étranger, en se demandant s’il reverrait jamais son foyer.

  Et c’est alors qu’il vit un Autre s’approcher de lui, en rampant. Il tira une rafale. L’Autre fit ce bruit affreux et étrange qu’ils font tous en mourant, et s’immobilisa. Il frissonna en entendant ce râle, et la vue de l’Autre le fit frissonner encore plus. On devrait pourtant en prendre l’habitude, à force d’en voir — mais jamais il n’y était arrivé. C’étaient des êtres vraiment trop répugnants, avec deux bras seulement et deux jambes, et une peau d’un blanc écœurant, nue et sans écailles.

**Joseph KESSEL, *Le Lion*, Première partie, Chapitre I, 1958.**

Rideau après rideau, la terre ouvrait son théâtre pour les jeux du jour et du monde.

Enfin, au bout de la clairière où s'accrochait encore un duvet impalpable, l'eau miroita.

Lac ? Étang ? Marécage ? Ni l'un ni l'autre, mais, nourrie sans doute par de faibles sources souterraines, une étendue liquide, qui n'avait pas la force de s'épandre plus avant et frémissait dans un ondoyant équilibre entre les hautes herbes, les roseaux et les buissons touffus.

Auprès de l'eau étaient les bêtes.

J'en avais aperçu beaucoup le long des routes et des pistes — Kivou, Tanganyika, Ouganda, Kenya — au cours du voyage que je venais d'achever en Afrique orientale. Mais ce n'étaient que visions incertaines et fugitives : troupeaux que le bruit de la voiture dispersait, silhouettes rapides, effrayées, évanouies.

Lorsque, parfois, j'avais eu la chance d'épier quelque temps un animal sauvage à son insu, je n'avais pu le faire que de très loin ou en cachette, et pour ainsi dire frauduleusement.

Les attitudes que prenaient dans la sécheresse de la brousse les vies libres et pures, je les contemplais avec un singulier sentiment d'avidité, d'exaltation, d'envie et de désespoir. Il me semblait que j'avais retrouvé un paradis rêvé ou connu par moi en des âges dont j'avais perdu la mémoire. Et j'en touchais le seuil. Et ne pouvais le franchir.

De rencontre en rencontre, de désir en désir frustré, le besoin était venu — sans doute puéril, mais toujours plus exigeant — de me voir admis dans l'innocence et la fraicheur des premiers temps du monde.

Et, avant de regagner l'Europe, j'avais résolu de passer par un des Parcs royaux du Kenya, ces réserves où des lois d'une rigueur extrême protègent les bêtes sauvages dans toutes les formes de leur vie.

Maintenant elles étaient là.

Non plus en éveil, en méfiance, et rassemblées sous l'influence de la crainte par troupes, hardes, files et bandes, selon la race, la tribu, la famille, mais confondues et mêlées au sein d'une sécurité ineffable dans la trêve de l'eau, en paix avec la brousse, elles-mêmes et I 'aurore.

À la distance où je me trouvais, il n'était pas possible de distinguer l'inflexion des mouvements, ou l’harmonie des couleurs, mais cette distance ne m'empêchait pas de voir que les bêtes se comptaient par centaines et centaines, que toutes les espèces voisinaient, et que cet instant de leur vie ne connaissait pas la peur ou la hâte.

Gazelles, antilopes, girafes, gnous, zèbres, rhinocéros, buffles, éléphants — les animaux s'arrêtaient ou se déplaçaient au pas du loisir, au gré de la soif, au goût du hasard.

Le soleil encore doux prenait en écharpe les champs de neige qui s'étageaient au sommet du Kilimandjaro. La brise du matin jouait avec les dernières nuées. Tamisés par ce qui restait de brume, les abreuvoirs et les pâturages qui foisonnaient de mufles et de naseaux, de flancs sombres, dorés, rayés, de cornes droites, aiguës, arquées ou massives, et de trompes et de défenses, composaient une tapisserie fabuleuse suspendue à la grande montagne d'Afrique.

Quand et comment je quittai la véranda pour me mettre en marche, je ne sais. Je ne m’appartenais plus. Je me sentais appelé par les bêtes vers un bonheur qui précédait le temps de l'homme.

J'avançai sur le sentier au bord de la clairière, le long d'un rideau formé par les arbres et les buissons. Mon approche, au lieu d'altérer, dissiper la féerie, lui donnait plus de richesse et de substance.

Chaque pas me permettait de mieux saisir la variété des familles, leur finesse ou leur force. Je discernais les robes des antilopes, le front terrible des buffles, le granit des éléphants.

Tous continuèrent à brouter l'herbe, à humer l'eau, à errer de touffe en touffe, de flaque en flaque. Et je continuai de cheminer. Et ils étaient toujours là, dans leur paix, dans leur règne, chaque instant plus réels, plus accessibles.

J'avais atteint la limite des épineux. Il n'y avait qu'à sortir de leur couvert, aborder le sol humide et brillant pour connaitre, sur leur terrain consacré, l'amitié des bêtes sauvages.

Rien ne pouvait plus m'en empêcher. Les réflexes de la prudence, de la conservation étaient suspendus au bénéfice d'un instinct aussi obscur que puissant et qui me poussait vers l'autre univers.

Et qui, enfin, allait s'assouvir.

Juste à cet instant, un avertissement intérieur m'arrêta. Une présence toute proche s'opposait à mon dessein. Il ne s'agissait pas d'un animal. J'appartenais déjà à leur camp, à leur monde.

L'être que je devinais — mais par quel sens ? — appartenait à l'espèce humaine.

J'entendis alors ces mots, en anglais : — Vous ne devez pas aller plus loin.

**E. IONESCO, *Rhinocéros*, Acte II, tableau 2, 1963.**

Bérenger. – Laissez-moi appeler le médecin, tout de même, je vous en prie.

Jean. – Je vous l'interdis absolument. Je n'aime pas les gens têtus. (*Jean entre dans la chambre. Bérenger recule un peu effrayé, car Jean est encore plus vert, et il parle avec beaucoup de peine. Sa voix est méconnaissable*.) Et alors, s'il est devenu rhinocéros de plein gré ou contre sa volonté, ça vaut peut-être mieux pour lui.

Bérenger. – Que dites-vous là, cher ami ? Comment pouvez-vous penser…

Jean. – Vous voyez le mal partout. Puisque ça lui fait plaisir de devenir rhinocéros, puisque ça lui fait plaise ! Il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

Bérenger. – Évidemment, il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Pourtant, je doute que ça lui fasse tellement plaisir.   
Jean. – Et pourquoi donc ?

Bérenger. – Il m'est difficile de dire pourquoi. Ça se comprend.

Jean. – Je vous dis que ce n'est pas si mal que ça ! Après tout, les rhinocéros sont des créatures comme nous, qui ont le droit à la vie au même titre que nous !

Bérenger. – À condition qu'elles ne détruisent pas la nôtre. Vous rendez-vous compte de la différence de mentalité ?

Jean, *allant et venant dans la pièce, entrant dans la salle de bains, et sortant*. – Pensez-vous que la vôtre soit préférable ?   
Bérenger. – Tout de même, nous avons notre morale à nous, que je juge incompatible avec celle de ces animaux.   
Jean. – La morale ! Parlons-en de la morale, j'en ai assez de la morale, elle est belle la morale ! Il faut dépasser la morale.   
Bérenger. – Que mettriez-vous à la place ?

Jean, *même jeu*. – La nature !

Bérenger. – La nature ?

Jean, *même jeu*. – La nature a ses lois. La morale est antinaturelle.

Bérenger. – Si je comprends, vous voulez remplacer la loi morale par la loi de la jungle !

Jean. – J'y vivrai, j'y vivrai.

Bérenger. – Cela se dit. Mais dans le fond, personne…

Jean, *l'interrompant, et allant et venant.* – Il faut reconstituer les fondements de notre vie. Il faut retourner à l'intégrité primordiale.

Bérenger. – Je ne suis pas du tout d'accord avec vous.

Jean, *soufflant bruyamment*. – Je veux respirer.

Bérenger. – Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti !...

Jean, *toujours dans la salle de bains.* – Démolissons tout cela, on s'en portera mieux.

Bérenger. – Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie.

Jean. – Brrr…

Bérenger. – Je ne savais pas que vous étiez poète.

Jean, *il sort de la salle de bains*. – Brrr…

*Il barrit de nouveau.*

Bérenger. – Je vous connais trop bien pour croire que c'est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme…

Jean, *l'interrompant*. – L'homme… Ne prononcez plus ce mot !

Bérenger. – Je veux dire l'être humain, l'humanisme…

Jean. – L'humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule.

*Il entre dans la salle de bains.*

Bérenger. – Enfin, tout de même, l'esprit…

Jean, *dans la salle de bains.* – Des clichés ! Vous me racontez des bêtises.

Bérenger. – Des bêtises !

Jean, *de la salle de bains, d'une voix très rauque difficilement compréhensible*. – Absolument.

Bérenger. – Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean ! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?

Jean. – Pourquoi pas ! Je n'ai pas vous préjugés.

Bérenger. – Parlez plus distinctement. Je ne comprends pas. Vous articulez mal.

Jean, *toujours de la salle de bains*. – Ouvrez vos oreilles !

Bérenger. – Comment ?

Jean. – Ouvrez vos oreilles. J'ai dit, pourquoi ne pas être un rhinocéros ? J'aime les changements.   
Bérenger. – De telles affirmations venant de votre part... (*Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.*) Oh ! vous semblez vraiment perdre la tête ! (*Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.*) Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus.

**Pierre BOULLE, *La Planète des singes*, Première partie, Chapitre 10, 1963.**

*Le jeune physicien Arthur Levain et son compagnon Ulysse Mérou, journaliste et narrateur, se trouvent sur la planète Soror.*

C'était un gorille, vous dis-je ! Du col de la chemise sortait la hideuse tête terminée en pain de sucre, couverte de poils noirs, au nez aplati et aux mâchoires saillantes. Il était là, debout, un peu penché en avant, dans la posture du chasseur à l'affût, serrant un fusil dans ses longues mains. Il se tenait en face de moi, de l'autre côté d'une large trouée pratiquée dans la forêt perpendiculairement à la direction de la battue. 

Soudain, il tressaillit. Il avait perçu comme moi un léger bruit dans les buissons, un peu sur ma droite. Il tourna la tête en même temps qu'il relevait son arme, prêt à épauler. De mon perchoir, j’aperçus le sillage laissé dans la broussaille par un des fuyards, qui courait en aveugle droit devant lui. Je faillis crier pour l’alerter, tant l'intention du singe était évidente. Mais je n'en eus ni le temps ni la force ; déjà l'homme déboulait comme un chevreuil sur le terrain découvert. Le coup de feu retentit alors qu'il atteignait le milieu du champ de tir. Il fit un saut, s'effondra et resta immobile après quelques convulsions.

Mais je n'observai l'agonie de la victime qu'un peu plus tard, mon attention ayant été encore retenue par le gorille. J'avais suivi l'altération de sa physionomie depuis qu'il était alerté par le bruit, et enregistré un certain nombre de nuances surprenantes : d'abord, la cruauté du chasseur qui guette sa proie et le plaisir fiévreux que lui procure cet exercice ; mais par-dessus tout le caractère *humain* de son expression. C'était bien là le motif essentiel de mon étonnement : dans la prunelle de cet animal brillait l'étincelle spirituelle que j’avais vainement cherchée chez les hommes de Soror.

La hantise de ma propre position étouffa bientôt ma stupeur première. La détonation me fit porter de nouveau le regard vers la victime et je fus le témoin terrifié de ses derniers soubresauts. Je m'aperçus alors avec épouvante que l'allée qui coupait la forêt était parsemée de corps humains. Il ne m'était plus possible de m'illusionner sur le sens de cette scène. J'apercevais un autre gorille semblable au premier à cent pas de là. J'assistais à une battue – j'y participais aussi, hélas ! –, une battue fantastique où les chasseurs, postés à intervalles réguliers, étaient des singes et où le gibier traqué était constitué par des hommes, des femmes comme moi, des hommes et des femmes dont les cadavres nus, troués, tordus en des postures ridicules, ensanglantaient le sol.

Je détournai les yeux de cette horreur insoutenable. Je préférais encore la vue du singe grotesque qui me barrait la route. Il avait fait un pas de côté, démasquant un autre singe qui se tenait derrière lui, comme un serviteur auprès de son maître. C'était un chimpanzé de petite taille, un jeune chimpanzé, je le jure, vêtu avec moins de recherche que le gorille, d'un pantalon et d'une chemise, qui jouait prestement son rôle dans l’organisation méticuleuse que je commençais à découvrir. Le chasseur venait de lui tendre son fusil. Le chimpanzé lui en passa un autre, qu'il tenait à la main. Puis, avec des gestes précis, utilisant les cartouches qu'il portait autour de la taille et que les rayons de Bételgeuse faisaient étinceler, le petit singe rechargea l’arme. Ensuite, chacun reprit son poste.

Toutes ces impressions m'avaient affecté en quelques instants. J'aurais voulu réfléchir, analyser ces découvertes ; je n'en avais pas le temps. À mon côté, Arthur Levain, glacé de terreur, était incapable de m'apporter un secours quelconque. Le péril croissait à chaque seconde. Les rabatteurs approchaient derrière nous. Leur tapage devenait étourdissant. Nous étions forcés comme des bêtes sauvages, comme ces malheureuses créatures que je voyais encore passer autour de nous. La population de la cité devait être encore plus importante que je ne l'avais soupçonné, car beaucoup d'hommes déboulaient encore sur la piste, pour y trouver une mort affreuse.

**Éric CHEVILLARD, *Sans l’orang outan*, Éditions de Minuit, 2007.**

Mais Bagus et Mina jouissaient de ma protection. Bagus avait des prévenances pour Mina, Mina avait des grâces pour Bagus, les orangs-outans vivaient encore parmi nous. Nous ignorions la solitude ; la solitude était impossible en présence de l'orang-outan. Parfois même, il prenait trop de place, peut-être. Il n'y en avait que pour lui. Personne d'autre n'existait quand il se donnait en spectacle. Il possédait une personnalité, un physique si remarquables qu'on ne pouvait le quitter des yeux, appelons ça le charme, le charisme. C'était tellement naturel, pourtant, si peu calculé ou poseur, on ne s'en offusquait pas.

Pelleport tinte et renifle dans la pièce voisine. Il prépare ses outils pour l'autopsie, c'est-à-dire la dissection de mes amis, les bistouris, les scalpels et la scie circulaire pour leur ouvrir le crâne et prélever leurs cerveaux à des fins d'analyse. Puis Horviller à son tour s'emparera de leurs dépouilles avec passion.

Non pour se vêtir de ces peaux molles, cependant, quittées comme toute chose par Bagus et Mina allant nus désormais dans le néant sans bornes (le veston de velours marron d'Horviller s'affaisse, se tavèle et se fronce, essuie tous les coups, épouse toutes les bosses du dehors et du dedans, il fera corps jusqu'au bout), mais pour les bourrer de bois, de plâtre, de mousse, de résine, que sais-je encore, puis il faudra croire pour les siècles des siècles que ces épouvantails furent Bagus et Mina. À

Et petit à petit nous nous ferons à cette idée que les orangs-outans étaient des singes raides, des primates inflexibles et guindés, au ventre dur, au rictus crispé, et je serai seul à me souvenir quelque temps encore comme Mina était follette, et Bagus moqueur et grimacier.

Qui imitait Pelleport si bien que celui-ci, abusé le premier, demeurait parfois dans la cage après les soins, ayant ouvert la grille à Bagus qu'il laissait partir en croyant quitter les lieux lui-même puis rejoindre son épouse dans leur maisonnette de banlieue, et cette méprise durait jusqu'au retour de Bagus dans la cage, le lendemain, muni de la trousse du vétérinaire qu'il trouvait accroupi en train d'épouiller Mina.

Comme l'homme, l'orang-outan s'est dégagé du gluant magma cellulaire des premiers âges où s'attarde encore aujourd'hui la méduse, il s'est forgé une personnalité à force de mutations, appropriations, éliminations, il a su faire valoir ses choix, imposer son modèle de société et le préserver au cours du temps de toute influence ou contamination.

Dans l'arbre où la nuit le trouvait, il se confectionnait en deux temps trois mouvements un nid de feuillage et de branches, mi-cabane mi-hamac, où il prenait du repos, c'est fini, en vain scruterons-nous désormais les plus hautes frondaisons des tilleuls et des marronniers sur les promenades ou dans les squares.

Nous y verrons le merle encore et la pie, tous les passereaux depuis le piaf minimal, trois plumes piquées dans deux notes, parfois un écureuil, mais d'orang-outan point, jamais plus, ni dans nos forêts domaniales et dominicales, ni dans les saules et les peupliers de nos rives, ni dans les platanes les plus massifs et feuillus des grands boulevards, jamais plus nous ne verrons un orang-outan.